

Une rencontre

Le camp de travail au régime renforcé UT №189/33, ou comme on l'appelait, « Perm-33 », se trouvait dans la taïga à l'ouest des montagnes de l'Oural, à quelques deux cents kilomètres de la ville de Perm en suivant le chemin de fer Nijny Taguil – Perm. Le camp occupait un tout petit carré – cinq cents sur cinq cents mètres approximativement, au milieu de la forêt et était entouré de plusieurs rangées de barbelé sous tension.

La zone était surplombée d'une guérite où se trouvait d'habitude l'officier de service – chef du peloton de sous-officiers. Dans des zones de cette sorte il n'y a jamais beaucoup de prisonniers – sept ou huit dizaines. Par contre, dans la « Chesterka » – camp pour détenus de droit commun – on en comptait plus de trois milles.

Depuis l'établissement de la région de Léninegrad Vladimir Spivak avait été transféré ici, à côté de Perm, mais non pas dans le « Perm-33 », comme ç'aurait dû se faire suivant sa deuxième condamnation, mais dans la « Chesterka ». De toute évidence l'administration locale avait pensé qu'on le transférerait dans un autre camp suivant le même article 209 (parasitisme), tandis que les documents témoignant son inculpation conformément à l'article 190-1, bien plus sérieux, n'étaient pas encore arrivés. Ici personne ne pouvait même pas supposer que ce shmok frisé, ce marlou – Spivak, dissident invétéré, défenseur de la justice et des droits – était un grand connaisseur de la littérature française et mathématicien de talent,

qu'il aimait « Hamlet » et adorait les ballades de François Villon avec leur jargon des voleurs.

Mais que voulez-vous, c'était pas lui qui le crierait à tous les carrefours.

La partie des prisonniers où se trouvait Vladimir Spivak fut « mise en quarantaine » où les détenus étaient censés, d'après la version officielle, de s'adapter aux nouvelles conditions de détention. Lui, il avait déjà eu cette expérience dans la zone précédente, où il avait passé deux mois. Pendant une quinzaine de jours les nouveaux devaient être lavés, rasés, on devait leur distribuer des vêtements, prendre toutes sortes d'analyses, ils devaient être soumis aux différents tests psychologiques. Mais... tout ceci se passait uniquement sur le papier, sans la moindre participation des « personnes intéressées ».

Or, cette fois-ci Spivak eut l'impression que les choses ne tournaient pas rond. Il l'avait senti dans le « panier à salade » en entendant un de leurs convoyeurs dire qu'ils n'avaient pas de chance, et qu'ils étaient cuits. « Qu'est ce que cela veut dire, pas de chance », – pensa Spivak, mais n'eut pas le courage de poser la question aux surveillants.

Ça s'éclaircit très bientôt : il eut juste le temps de sauter du haut du véhicule, que les coups plurent sur lui. Ensuite il courut, poussé en avant par des coups de pieds et de matraques, dans le local de quarantaine. Il sentit une terreur animale qui émanait de ses compagnons d'infortune et de lui-même. Deux d'entre eux furent emmenés tout de suite à l'étage, après quoi ils restèrent quatre – planté face au mur, les jambes et les bras écartés. Derrière eux un adjudant de surveillance allait et venait en les frappant aux jambes pour qu'ils les écartent de plus en plus large. Une question fut posée : y a-t-il des « rouges » ? Deux répondirent « Oui » et furent ramenés dans un bureau, puis à l'étage, comme les précédents. Ils restèrent que deux – Vladimir et encore un que Spivak n'avait pas remarqué en route. Petit, malingre, il ressemblait à un Kirguize.

La tension n'arrêtait pas de monter. Une autre question : y a-t-il des « outragés ? » Le dernier partit dans le même bureau, ensuite à l'étage. Spivak resta seul et comprit, que cette fois il était fini pour de bon. Quelqu'un demanda « et toi donc, tu est borzoï ? » (abréviation BORZ – sans lieu de travail fixe). Il ne savait pas quoi répondre, il ne répondit donc rien du tout. Ça ne changea pas grand chose : à coups des matraques il fut accompagné dans le même bureau que les autres. Mais avant, quand il courait dans le « couloir » composé des surveillant, il connut une vraie peur : ils le frappaient chacun de sa façon, avec les pieds et les poings, avec des bâtons et des matraques. Au milieu il reçut un coup spécialement fort, ne tint pas sur pieds, tomba. Mais les coups continuaient de pleuvoir ; une voix furieuse cria « debout, crapule ». Il réussit de se mettre sur pieds, courut les genoux pliés.

De la pièce où on le poussait il entendit des hurlements. En s'approchant il remarqua devant l'entrée un corps ensanglanté, et dans le local minuscule – trois mètres sur trois – il découvrit tous ses compagnons de voyage – accroupis côte à côte, face au mur en briques. Les surveillant les prenaient un à un par le col, les traînaient vers la table couverte de la nappe rouge. Sur cette nappe des feuilles de papiers – leurs « déclarations » étaient alignées. Chacun mettait sa signature, après quoi était amené ailleurs. Ils commencèrent à battre le troisième ici-même, dans un coin. Spivak voyait que le type n'était pas battu, mais qu'on l'enfonçait carrément dans le sol. C'est qu'il avait refusé de signer la déclaration. Après de longues discussions les bourreaux emmenèrent le malheureux ; ce fut le tour de Spivak.

Vladimir pensa d'abord que signer serait plus raisonnable, toutefois il se rendait bien compte qu'une déclaration de coopération avec l'administration du camp mettrait fin à sa « carrière » du dissident. Il chiffonna donc les trois feuilles, les jeta par terre... et s'écroula tout de

suite. Les coup sur la tête furent de telle force qu'il lui sembla qu'on le battait avec un marteau. Spivak perdit connaissance.

Il revint à soi dans une sorte de caveau, éclairé par une ampoule grillagée, sur le sol en béton couvert d'eau. Dès que les préposés virent ses yeux bouger, ils entrèrent, tranquilles, indifférents, et recommencèrent leur travail – ils le tabassaient méthodiquement, sans rien dire. Cette apathie apparente révélait toute l'horreur de la situation du prisonnier, car le sadisme de ces gens-là ne s'expliquait pas par un accès de colère, c'était tout simplement leur travail, de la routine journalière, comme, pour les autres, peindre, par exemple, des murs, avec une pause pour le déjeuner.

A cela s'ajoutait le sentiment que son père avait appelé « amputation de personnalité » – une sensation que les traits du visage étaient complètement effacés parce qu'on t'avait traîné face au sol sur un tas du gravier. Le séjour prolongé dans une cellule accentuait cette sensation : sans autorisation de sortir ou de se laver, avec un repas tous les deux jours, sans fenêtre, à la lumière presque inexistante d'une ampoule dans la niche sous le plafond. Aucun vêtement chaud. Pour tous sanitaires - un seau dans un coin, si ce n'est qu'un trou dans le sol d'où sortait jour et nuit une puanteur insupportable.

Les premiers 48 heures Vladimir se rendait encore compte si c'était le jour ou la nuit. Dans la journée il essayait de marcher, tout comme il essayait de dormir la nuit. Mais le froid, la faim et la monotonie faisaient leur travail – de concert avec les douleurs très vives aux endroits où il avait été frappé. Ses muscles étaient devenus des noeuds douloureux, refusaient de se détendre. Une sorte de gros oeufs – sur le dos, sur les épaules. En absence de mouvements, un liquide s'accumulait autour, les noeuds grossissaient appuyant sur les terminaisons nerveuses. Il fallait donc bouger les bras, les jambes pour

que le liquide se résorbe, ne soit ce qu'un petit moment. Par ailleurs les mouvements réchauffaient, et ensuite le prisonnier pouvait somnoler quinze ou vingt minutes. Puis, la douleur revenait, mettant fin à cette torpeur ; la course sur place dans les flaques d'eau recommençait. Putain de douleur ! Encore quelques minutes de sommeil sur le béton mouillé, le dos contre le mur... Le sentiment de réalité s'estompait. Le corps se pétrifiait. Spivak devenait un objet inanimé, une source de douleur – sourde, aiguë, lancinante – de toutes variantes de douleur dans tout le corps en même temps.

On le maintint dans ce puits de béton pendant cinq jours, puis encore huit. Ensuite encore... Il tombait dans l'assoupissement, sursautait, courait d'un mur à l'autre, s'évanouissait de nouveau. A qui était ce corps gisant devant lui sur le sol crasseux ? Ce corps qui refusait de lui obéir ? Ses pensées, lui semblait-il, vivaient, elles aussi, de leur propre vie, venant et s'en allant de leur plein gré. Il se sentait mieux quand on le tabassait : la douleur qui le transperçait après des coups de pieds – quel bonheur ! Il savait que la douleur n'allait pas demeurer, qu'elle s'en irait progressivement ; par contre elle témoignait qu'il était encore en vie et qu'il n'avait encore rien signé.

Petit à petit les taches sombres sur les murs gris, ces taches de crasse, commençaient à s'animer, à se fondre, à ne faire qu'une. Des visages et des objets s'en révélaient ; ils se parlaient, se vantaient de leurs chapeaux, de leurs barbiches. Voici qu'ils prennent par terre de gros seaux pleins de raisin noir. Voici que celui qui avait le nez à De Bergerac met le seau sur son épaule et s'apprête à partir... Spivak lui cria, tout bas, en chuchotant : « Laisse-moi un peu. Laisse.. ! » Mais celui-là le salua avec son chapeau, rit et.. resta sur place. « Mais non, c'est mon ancien copin de classe, Serega, il est en cape et en chapeau de mousquetaire ! Pourquoi je ne l'avait pas compris ? C'est bien son nez.. peut-être pas tout à fait.., mais presque... Et là, dans

le coin, quelqu'un comme aplati par un rouleau compresseur... Il a aussi la cape..., qui flotte au vent. Il a le profil de Yourka Lissotchkine ! Mais oui, c'est lui, Aramis ! » Spivak se souvint de l'école, de leur classe, du spectacle qu'ils avaient fait pour les parents...

– Qu'est-ce que vous faites ici ? – dit Spivak... Personne ne lui répondit. Il parla plus fort – Que faites-vous ici ? Ensuite, après un court moment de réflexion, il se dit tout bas : – Et Portos n'est toujours pas là, comme à l'époque.

Vladimir leur parla longtemps, leur posant d'innombrables questions. Son cerveau n'arrivait pas à s'accrocher à quoi que ce soit de concret : tantôt il leur parlait comme Atos, tantôt comme Vovka Spivak. Tantôt il leur posait des questions sur les autres copins de la classe : sur Alionka Livanova, qui jouait ce jour-là le rôle de la reine de France, puis sur la révolution à Cuba... Ils lui répondaient, semble-t-il ; et lui, il discutait avec eux.

– Portos, il est où finalement ? – pensa Spivak. S'approchant tout près du mur, il chercha avec ses yeux, avec ses mains, avec son nez. Il regarda sous tous les angles... Rien ! Rien du tout ! Il était tout près de la déception, quand il aperçut un nouveau visage – cheveux longs, pas de chapeau, pas de cape ; en plus tout petit, rien a voir avec un bon mousquetaire. Toutefois ce visage lui était familier, l'attirait par quelque chose de pas commun. Il essaya de lui poser des questions ; en vain, le mur se taisait, renfrogné. Puis, sans prévenir, le mur tout entier alla sur lui. Spivak cria, terrorisé, appela au secours, mais le cri ne sortit pas de sa gorge : la voix l'avait quitté depuis longtemps.

– Ce petit, c'est bien Filia ? A l'époque c'était le sobriquet amical de Petka Filippov. Oui, c'est bien lui, – comprit tout à coup Spivak, – ce n'est pas Portos. Ce petit qui s'était tu jusque maintenant, refusant de parler aux habitants du mur. Vladimir sentit que c'était le châtiment qui, enfin, arriva...

Cette année-là ils étaient en septième, il leur restait encore trois ans avant la fin de l'école ; tous les quatre – Sergueï, Youry, Piotr Filippov et lui-même – ils étaient inséparables. Par une nuit du mois de mars ils étaient rentrés par la fenêtre dans la salle des professeurs. Leur but était de voler le registre de classe. En voulant repartir par la même fenêtre, ils étaient pris sur le fait par leur maître des travaux manuels, Vassilitch, handicapé de guerre. Le maître voulut aider Filippov qui risquait de tomber de l'arbre poussant sous la fenêtre, mais en se penchant trop, c'était lui qui tomba sur les traverses en béton. Vassilitch mourut. Des quatre c'était Filippov qui avait été interpellé ; Petka avait tenu bon, il n'avait pas trahi ses copins. Il avait été jugé et envoyé dans une colonie pour mineurs. Six mois après ils apprirent qu'il était mort – Petka qui était le plus petit de tous, qui savait jouer du violon, qui était le premier à apprendre à lire, et à raconter à tous ceux qui voulaient l'entendre des histoires drôles sur les aventures des personnages des livres.

– Chacun pour tous ! – chuchauta l'ombre de Petka Filippov. Sergueï se taisait, et Yourka, toujours couché, murmura : « je n'avais pas poussé Vassilitch, il est tombé tout seul ! ». Spivak, recroquevillé de douleur insupportable, fixa le visage de Filka au-dessus du seau à déjections. Il vit que les lèvres de Filippov bougèrent, que ses yeux le regardèrent avec cet éclat d'insolence qu'il connaissait si bien.

Était-ce la lueur blafarde de la lampe qui avait glissé sur les gouttes de condensation au mur de sa cellule ?

Les nerfs de Vladimir craquèrent ; quand une fois encore on lui proposa de signer le papier, il signa.

Néanmoins on ne l'autorisa pas de rejoindre les autres. Il passa huit jours de plus dans la cellule humide, seul, sans aucun vêtement. Ensuite il fut transféré dans un local sec, mais resta nu. La troisième semaine il eut de vieux vêtements bien sales. C'était la façon de priver les indomptés des restes de leur dignité.

Quel différence, se demandait maintenant Spivak, si j'avais signé tout de suite ce maudit papier, je n'aurais pas essuyé le supplice du puits de béton. D'autre part, je n'aurais pas connu l'enfer !

Or, maintenant il savait ce que c'était. Il put se rendre compte de la différence entre l'enfer et les autres « bri-coles ». Enrichi de cette connaissance Spivak rentra enfin sur le territoire de la zone.

Le mode de vie dans ce camp était formaté, rigide et immuable. D'un côté ce régime faisait partie intégrante de la communauté sociale appelée « le peuple soviétique », d'autre côté ce n'était pas tout à fait ce phénomène bien connu qu'on désignait par ce groupe de mots.

Ce qui était indéniable, c'est que les gens essayaient de reconstruire ici ce qu'ils avaient perdu – un certain modèle social auquel ils étaient habitués. Il est clair que la société qu'ils avaient connu n'était pas le monde de lumière, mais ce n'était non plus celle qui avait inventé ses lois de base. Or, la communauté de la zone était la copie presque conforme, mais en plus dur, des relations que tout le monde avait eues, volontèremment ou pas, dans la vie « en liberté ».

Dans la « Chesterka » il y avait six casernes (« chest » – six en russe). Les relations entre les six étaient régulées pas le « superviseur » de la zone. Sans cela ce ne serait pas un seul organisme criminel, mais six clans ennemis. La tradition voulait que le superviseur, ce leader, soit celui, élu de la communauté des prisonniers, qui aie du caractère, de la charisme, de la volonté, celui que tout le monde respecte. Une personne pareille ne peut pas se perdre dans la masse des détenus : d'habitude c'est celle qui avait connu de pires épreuves, tout en restant la plus honnête de tous. Le jugement de cette personne a une autorité absolue. C'est à elle appartient le droit de trancher dans tous les litiges de la communauté. Et cela pas seulement entre les détenus simples, mais aussi entre les

chefs des clans et jusqu'à l'administration – dans des cas, par exemple, où les membres de cette dernière montrent trop de zèle en fouillant les colis adressés aux détenus.

Autre exemple : l'appel du matin de la semaine dernière fut trop long, et les « nouveaux » en cassant la clôture, rentrèrent dans les casernes sans autorisation. Après cet incident le superviseur de la zone – avec le soutien de vieux détenus – décida de punir celui qui était responsable de la quarantaine. La raison en était : avant le passage du quarantaine à la zone c'est à lui d'enseigner les règles de la communauté, de révéler les « honnêtes », les « rouges » et les « outragés ». Il n'avait pas le droit de laisser passer dans le camp tous ces mal éduqués – ce n'est pas pour rien qu'on lui donne le délai de trois semaines. Bref, celui-ci avait été puni, mais son successeur n'avait pas encore été nommé. L'arbitraire borné et cynique de l'administration du quarantaine s'expliquait donc par l'absence du contrôle des « justes ».

Alors Spivak comprit ce que voulait dire le convoyeur du « panier à salade » : « pas de chance », pas de justice en période trouble en absence du superviseur.

Ceci dit, le transfert du quarantaine dans le camp ne voulait pas dire « être enfin à la maison ». La zone avait son propre code de conduite, ses règles de la vie de tous les jours. Comme Spivak n'était pas encore connu dans les communautés criminelles, il dut supporter une sorte de vérification de ses capacités de tenir le coup ; tout et chacun se croyait en droit d'y mettre la main. Les agitateurs initiaient les provocations : ils posaient des questions insidieuses en exigeant des réponses que Spivak, n'étant qu'un nouveau, ne pouvait pas connaître. L'un demandait poliment de lui laver ses fringues, l'autre – de faire son lit, le troisième voulait carrément lui prendre sa place. Le tout – accompagné de tabassage avec des pieds – tout cela portait le nom d'« enregistrement ». Il faut dire pour être juste, qu'à cette étape les coups étaient

assez légers : il était interdit de frapper en se tenant à un support quelconque. Le « superviseur » ne s'y mêlait pas, mais le contrôle de cette règle était infaillible : le surveillant de l'administration ne voulait pas de responsabilités qui dépasseraient ses fonctions ; or ces dernières se limitaient aux mesures de prévention des troubles du fonctionnement du système. Pour tout dire, il ne faisait que remplir toutes sortes de paperasses, et adorait de le faire en raison de petites sommes supplémentaires.

La logique linéaire des événements prit vite le caractère exponentiel ; le conflit eut les chances de terminer dans un lieu sacré de la zone – le service de santé. Bien sûr, si jamais il allait de sa vie, ou bien s'il essayait de répondre « correctement » à leurs requêtes, tous les « superviseurs » l'auraient défendu – dans la zone elle-même, dans la quarantaine, jusqu'à dans le cachot. Mais il avait mal réagi à des demandes toutes simples, il s'était énervé, il avait été grossier. Ça ne se fait pas. On doit se maîtriser. Or, cette maîtrise de soi n'était pas le fort de Spivak, trop délicat qu'il était, et surtout trop orgueilleux ! Ici ne survivaient que ceux qui savaient cacher leurs sentiments, ceux dont le visage n'exprimait strictement rien ; par contre il n'était pas interdit de mettre quelque chose de sa personnalité dans les piquages des moufles qu'on assemblait du matin au soir avec des machines à coudre. Tandis que ce Spivak faisait juste le contraire : on lisait tout sur son visage ; il ne savait cacher son jeu ; il n'avait pas la résistance intrinsèque à la stupidité et monotonie de la vie qui lui était imposé. Ceux-ci terminent mal !

Quand il fut enfin transféré au service de santé, il présentait un aspect plutôt lamentable : le corps couvert de meurtrissures, une côte et une clavicule cassées, les incisives absentes, le cou en entailles. Ceci dit, il y avaient beaucoup qui rêvaient être à sa place : parfois des détenus à bout de forces n'hésitaient pas à ingurgiter n'im-

porte quoi pour échaper à l'enfer de leurs cellules, ne soit-ce que pour deux ou trois jours.

Vladimir gisait donc sans bouger sur un drap blanc qui devenait petit à petit marron de son sang. Bouger était impensable, même presque cinq heures après les derniers coups reçus. Il fixait le plafond et ses poutres métalliques, ne croyant plus ni rien ni personnes. « Ils veulent me pendre... sur ces poutres... c'est ça, très commode. Celui-ci », – passa comme un éclair dans sa tête en vue d'un infirmier qui venait d'entrer. Spivak se recroquevilla instinctivement. Une douleur aiguë traversa son ventre, passa vers les côtes, se calma.

L'infirmier, un géant en blouse de couleur indéfinissable, tenait à la main un chiffon d'où suintait un liquide jaune et malodorant. Ils sortit de sa poche trois cachets, les mit sur le chevet, ensuite plaça le chiffon sur la gorge de Spivak tout près de la clavicule. Le liquide visqueux en sortit, se répandit sur le corps.

– Pourquoi tout ça ? – pensa Spivak en reconnaissant l'odeur du phénol, – ça ne va pas guérir ma clavicule, ni ma côte. Cette pensée toute simple le mit dans un état d'euphorie : il était encore capable de formuler ses pensées, de réfléchir, de se souvenir...

...Son enfance, son tout premier séjour à l'hôpital après avoir mangé des champignons vénéneux, un petit déjeuner, une soucoupe avec du sucre et du beurre. Alors, sans savoir que s'était pour le thé et la tartine, il commença à les manger à la cuillère. Inoubliable tout ça ! Par contre pendant ce temps ses copains de classe près du cabinet de dentiste, attendaient chacun son tour frissonnants au bruit de la roulette...

Oh, avec quel plaisir il irait maintenant voir un dentiste ! Aujourd'hui il était prêt d'y traîner même à quatre pattes ! Pourvu qu'il y en ait un... « Et lui, l'autre, il est où ? » – Vladimir pensa, terrorisé, à l'infirmier. « Il ne doit pas être loin, il attend... Attend que je perde

connaissance... Où ? Où est-il ? ». Mais il n'y avait personne. Personne, il était tout seul dans cette pièce, tout seul sur son lit de prison.

Il se détendit, les larmes montèrent à ses yeux. « Oh mon Dieu ! Doit-on croire que c'est de cette façon, uniquement comme ça, que Tu rétablis la justice ? ». Ce fut sa seule pensée, il n'avait pas d'autres. Depuis peu, quelques mois à peine, sa vie changea son cours habituel, maintenant elle était en train de briser son caractère, imposer de nouvelles « valeurs » et motivations, conditionner de nouveaux réflexes. Non, sa colère était toujours là, elle n'avait pas disparu, elle nourrissait toujours ses actes et sa conduite. Sauf que maintenant il avait l'impression que toutes les manifestations de ce sentiment, et jusqu'à lui-même, tout était dans un cocon invisible et impénétrable. Même ses larmes stagnaient dans les yeux, ne voulaient pas couler, retenues par une force intérieure, nouvelle, inconnue et puissante qui s'opposait à la loi de gravitation.

Une minute s'écoula, l'infirmier revint amenant un homme. Celui-ci était tout petit, courbé, à la peau grise, ratatinée. Il grimpa avec peine sur le lit voisin, s'allongea en gémissant, tourna le dos à Spivak. Un des deux détenus qui avaient aidé à amener le malade, mit sur son chevet une bouteille de bonne vodka et deux petit fromages. « Petro Ignatievitch, on vous laisse ça,... Et un peu de petit bouillon de poulet, du vrai, pas gras... voulez-vous ? » – murmura-t-il respectueusement. « Demain on en trouvera encore... à la caisse commune, tout ce que vous voudriez... des médicaments peut-être... pour l'estomac ? ». Un jeune surveillant se tenait à l'écart, regardait, indifférent, cette agitation. « Je te remercie, Bour, – dit le malade s'adressant au plus grand des deux, chauve, couvert de tatouages, – allez, ça ira. Mais dès qu'il y a un truc, revenez tout de suite ! C'est rien, je connais. Dans un ou deux jours je serai sur pieds ! »

L'infirmier lui fit une piqûre, tous disparurent sans faire de bruit. Le vieux gémit avec une grimace de douleur, s'apaisa. Un instant après il ronflait. Spivak ne bougeait toujours pas. Il ne regardait pas autour, il ne voyait personne. Il n'avait aucune pensée. C'était le calme abruti d'un être encore éveillé, encore vivant.

La visite suivante fut celle du surveillant du service de santé. Tout le monde le connaissait : « le plus aimé des peuples ». On l'appelait ici « Staline ». Il fit une moue en regardant Vladimir, ensuite borda le vieux avec beaucoup de précautions, mit des médicaments dans sa table de nuit. En s'en allant il regarda Spivak, vit ses yeux ouverts, s'arrêta : « Et toi, guenille, pas de bêtises, sinon, tu me connais... vite de retour dans ta cellule sans aspirine ni rien ! Tu es honoré par ce voisinage... Tu te rends pas compte... Bref, s'il y a un pépin, crie tout de suite, hurle si tu vois qu'il ne va pas bien. Compris, fils de... ? »

Vladimir aspira fort deux fois, comme pour crier « Hourra ! » à un défilé militaire, grimaça de douleur dans la poitrine, puis, comme un moribond qu'il était, chuchota : « ...mpris », ne pouvant pas articuler mieux.

Il était là, couché sur le dos sans bouger, mais aussi sans se rendre compte que celui qui était à ce jour son voisin, qui ronflait et gémissait dans son sommeil, pouvait changer juste avec un regard ou un geste, le cours de sa vie. De bon côté comme du mauvais. Vladimir connaissait déjà en gros les principes de la hiérarchie locale, mais ne pouvait pas, même dans ses rêves les plus audacieux, imaginer qu'il avait à son côté le « superviseur » de toute la zone.

C'était une vraie autorité criminelle, la personne la plus importante parmi tous les détenus. Le plus respecté de tous. Tout le monde était au courant des détails de sa vie dans cette « chesterka », on en racontait les épisodes comme on raconte des légendes. Spivak n'avait encore eu l'occasion d'être au courant : quand

tu es battu sans relâche, tu n'as pas d'autres espoirs qu'éviter un coup suivant.

Piotr Ignatievitch, comme les détenus l'appelaient respectueusement, était rentré au camp Tchoussovoï il y a sept ans de ça. Personne ne savait ni pourquoi, ni d'où. Était-il condamné avant ? Avait-il des précédents criminels ? Aucune information. Ce qui était important, c'était qu'il n'avait pas de « traînée incorrecte ». L'administration était plutôt muette à son sujet.

La seule chose qui était connue, c'était que dans la quarantaine il n'avait pas été seulement battu, mais tout avait été fait pour le tuer. Parce que, d'après son dossier, c'était quelqu'un qui niait toujours tout : il n'avait jamais voulu prononcer un seul nom, dénoncer personne. Avec ça il essayait de tenir le coup jusqu'à la dernière limite, sa philosophie étant de ne recourir aux mesures extrêmes que dans une situation extrême. Et voilà un jour, quand il ne pouvait plus comprendre ni qui il était, ni où il était, quand son nez, sa bouche, ses oreilles pissaient le sang – il jugea que le moment était venu. Le furtif leader de « Chesterka » s'assura que la lame de rasoir était bien à sa place derrière sa joue, prit son élan et sauta par la fenêtre. Sa tête brisa le double vitrage, il tomba par terre, se releva, s'ouvrit les veines des deux bras. Bien sûr que cela ne faisait ni chaud ni froid aux surveillants de la quarantaine, mais en même temps personne ne voulait être responsable de suicide d'un détenu. On arrêta donc de le tabasser, on rapiéça tant bien que mal ses poignets, on le ramena au service de santé. Et c'est seulement là, et non pas dans la quarantaine, qu'on avait appris qu'il avait un vieux ulcère à l'estomac qui parfois provoquait une perforation avec toutes ses conséquences fâcheuses : péritonite, septicémie et autres choses mortelles en général, et dans le camp de « Tchousovaïa » en particulier.

Mais ce voleur desséché survécut ; il s'en sortait toujours et malgré les circonstances. Sa maîtrise de soi et

sa patience qui semblaient lui être innées, le sauvaient partout, et, finalement lui avaient procuré un respect où qu'il ait été. Dans la « Chesterka », et à Nijny Taguil, et, encore plus tôt, dans un camps de Rostov, ITK-12. Et tout au début, dans la région de Léninegrad, dans une colonie pour mineurs...

Le contrôle du matin devait commencer dans une heure. Ces deux-là en étaient épargnés. Ils étaient là, sur leurs « bancs » d'hôpital – un dormait tout tordu, l'autre n'arrêtait pas de regarder le plafond comme s'il s'attendait à quelque chose...

Le superviseur de toute la zone se leva à temps, comme il se doit le faire : avec les années passées en détention cela était devenu sa deuxième nature, et son état de santé ne pouvait pas le déjouer. Il se fit une piqûre, et resta assis au bord du lit, fixant son voisin, attendant que ce dernier arrête de sangloter dans son sommeil. Enfin les paupières du voisin tremblèrent, il ouvrit les yeux. Il aspira fort, une toux sèche secoua tout son corps. Il essaya de se soulever mais une douleur égue le perça de la tête aux pieds.

– Tu n'as pas du tout changé, Vova, – doucement, comme s'il parlait tout seul, dit le superviseur. Spivak l'entendit.

– Vous m... onaissez ? – incapable de prononcer mieux, demanda Spivak sans tourner la tête.

– Bien sûr que je t'ai reconnu. Tu es facilement reconnaissable, tu n'as pas changé. C'est comme ça quand la vie est facile... Par contre toi, tu ne me reconnaîtras pas.

Vladimir fit un effort, surmonta la douleur, leva les bras, attrapa les tubes métalliques qui reliaient leurs deux lit, put tourner le visage vers son voisin.

– Non, je ...ous co...nais pas.

– Bien sûr que non ! Vous autres, vous m'avez rayé des registres et oublié vite fait. Mais pour te rafraîchir la mémoire je peux te réciter le monologue de Cid, en français... Veux-tu ?

– Filia ?.. Coment ? – Spivak comprit, sans le reconnaître, que c'était Petka Filippov. Vivant... mais qui ne lui ressemblait pas, mais pas du tout ! Comme si quelqu'un, qui savait toutes leurs histoires de classe, voulait se passer pour Filippov. Mais pour quelle raison ?

Filia ! Incroyable, mais c'était leur Filia, ce malingre maladroit, qui avait toujours un grand col blanc sur son uniforme ! Exact ! Sauf que ce n'était pas son visage – gris, couvert de balafres, une paupière ne se soulève presque pas, recouvre l'oeil gauche. Le nez... Petka l'avait fin, et celui-ci l'a aplati et tordu. Mais non, c'est sûr que c'est lui, c'est son regard, on le reconnaîtrait entre mille ! Pas croyable ! La plus grande autorité de la « Chesterka » ! Le prisonnier le plus respecté, même par l'administration !

– Fi-i-lia ! – siffla Vladimir. Ensuite – visiblement il se préparait pour le dire – il prononça en français : « Com-ment.. ça... va ? ». Sa bouche s'ouvrait péniblement en découvrant les gencives édentées, les lèvres bleues et crevassées bougèrent l'une après l'autre : d'abord la supérieure, ensuite la partie droite de l'inférieure... il s'en suivit une sorte de sourire.

Vovka pleura pour la deuxième fois depuis deux derniers jours. Mais cette fois les larmes coulaient librement, cette fois rien ne les retenait.